

DOCUMENTS HISTORIQUES

— NO. 2 —



APERÇU
SUR
LES ORIGINES DE
SUDBURY



Société Historique du Nouvel-Ontario

Collège Sacré-Coeur, Sudbury

= 1945 =

Avant-Propos

La Société Historique du Nouvel-Ontario publie une brève monographie sur les origines de Sudbury, en guise de deuxième document. Elle fut écrite en 1905 par le R. P. Louis Héroux, S. J. Le Comité de Publicité n'a fait que reviser le document.

Le P. Héroux vécut dans la région une douzaine d'années (1902-1914). Il recueillit plusieurs renseignements des tout premiers pionniers et des RR. PP. Jésuites J.-B. Nolin, Louis Côté, Hormisdas Caron, témoins oculaires des premières heures de Sudbury.

Cet aperçu sur les origines de Sudbury intéressera vivement, nous l'espérons, la population de la région et d'ailleurs.

Aperçu sur les origines de Sudbury

Le nom poétique de Sainte-Anne-des-Pins fut primitivement donné à la petite ville, aujourd'hui florissante, de Sudbury. La majestueuse forêt de pins qui couvrait les rochers, actuellement dénudés, lui valut ce nom gracieux. Malheureusement, la Compagnie du Pacifique Canadien lui imposa, en 1883, un nom prosaïque: Sudbury. C'est le nom d'une petite ville d'Angleterre. A M. James Worthington, premier surintendant général des travaux, ce nom rappelait des souvenirs de famille. Cependant, l'église et la résidence portent le nom de la glorieuse patronne des Canadiens français: église "Ste-Anne", résidence "Ste-Anne". Les vœux de leur fondateur, le R. P. J.-B. Nolin, S. J., ne se sont pas réalisées. Ce sanctuaire de Ste-Anne-des-Pins n'est pas devenu un lieu de pèlerinages.

La hache des hommes de chantiers abattit les pins de Sudbury et le feu dévasta le reste de la pinière, dès les premiers temps. Mais le reboisement se refait. Les nouveaux arbres qui recouvrent nos côteaux sont surtout l'érable, le chêne, le tremble, le cèdre. Le pin ne repousse plus. Le feu a détruit les racines et les semences.

Deux ruisseaux, le "Nolin" —ainsi nommé en l'honneur du P. Nolin—et le "Junction", le premier venant du nord-ouest et l'autre du nord-est, traversent la ville et vers le milieu se déversent l'un dans l'autre, la partageant en trois parties. La première, autour de la gare, est la partie commerciale; les nationalités y sont très mêlées. La deuxième au nord-est, appelée "French Town", comprend le quartier des Canadiens français. Tous les édifices catholiques, adossés aux contreforts d'un monticule d'une soixantaine de pieds d'élévation, sont à l'extrémité et sur les confins de ces deux parties. La troisième division de la ville est, au sud-est, sur les bords du lac Ramsay; elle comprend le quartier des résidences "aristocratiques". Le site, le lac, long de quatre milles et large d'un mille environ, en font un endroit enchanteur. Il est parsemé d'ilots boisés émergeant et formant comme des corbeilles de verdure.

Le climat de Sudbury est salubre, mais froid. L'altitude plus encore que la latitude cause cette froidure.

Une soixantaine de milles seulement sépare la ville de la hauteur des terres. La position géographique indique: long. 81^o, 30'30", lat. 46^o, 0'30".

LES DÉBUTS

L'histoire de Sudbury date de 1883. A cette époque, les Pères Jésuites exercent leur ministère auprès des cheminots qui travaillent à la construction du chemin de fer Pacifique Canadien. Des postes, nombreux et très éloignés les uns des autres, s'établirent et s'échelonnèrent le long de la voie ferrée. La découverte d'excellentes mines de nickel dans la région de Sudbury amena bientôt la création de nouveaux endroits à desservir avec une population de mineurs non moins disparate que celle des ouvriers du chemin de fer et peu supérieure en moralité. Le champ d'action des missionnaires allait s'élargissant. Leur nombre malheureusement ne croissait pas d'une manière aussi rapide. Sudbury, à cause de sa position plus centrale et de la population plus dense qui l'environnait, fut dès lors le pied-à-terre des missionnaires. De là, ils rayonnaient en courses incessantes à la suite des travailleurs s'avancant avec les progrès de la construction de la voie ferrée. Voici une conversation entre deux missionnaires entendue il y a vingt ans: "J'ai (P. H. Caron) une paroisse large de quatre pieds et longue de 500 milles. Il me faut, en petite vitesse, deux jours et deux nuits pour la parcourir dans toute sa longueur, mais je la traverse en deux secondes."—La mienne, reprenait l'autre, (P. F.-X. Santerre) (1) n'est pas plus large et elle n'a que 300 milles de long, ce qui fait que je n'ai pas d'assistant. Je suis aussi mieux partagé. Vos chars ne sont que des plates-formes qui ne vous protègent pas contre la pluie, le vent ou la neige. Moi, j'ai des "Pullmans à boeufs"! Ces innocentes plaisanteries en disent plus que de longues pages.

Les débuts furent donc très pénibles et demandaient un courage héroïque. Tandis que les colons et souvent les travailleurs se faisaient un chez soi, les missionnaires n'avaient guère souvent où reposer leur tête. Logeant où ils pouvaient trouver un abri, voyageant sac au dos par tous les temps et chemins ou sur des chars qui n'étaient souventes fois que des plates-formes, exposées à la pluie, au froid et à la neige. Leur nourriture était un peu comme celle des petits oiseaux du bon Dieu, ce que la Providence leur envoyait ou leur faisait trouver. Leur couche, d'ordinaire, ne valait pas mieux que leur diète. Tout cela est sans doute le lot des missions du genre, n'empêche que leur abnégation et leur zèle nous arrachent un cri d'admiration.

Quant à la réception et à l'accueil faits aux missionnaires, ils furent, la première année, on ne peut plus cordiaux. La plupart des travailleurs étaient des Canadiens français pieux et bons chrétiens. Réguliers à la messe, ils se confessaient fréquemment. Le prêtre, au milieu d'eux, prenait figure d'un père au milieu de ses enfants. La

1. Dans d'autres documents, la Société Historique se propose d'écrire la biographie complète des Pères missionnaires et autres personnages mentionnés dans cette monographie.

seconde surintendance générale, l'année suivante, gâta malheureusement, comme nous le verrons, cet état de choses. Voici un trait de l'esprit de foi et de religion des premiers travailleurs. Dans une gorge étroite entre deux rochers — c'était près de Warren — les ouvriers, qui étaient environ un millier, avaient dressé un arc de triomphe en verdure et y avaient installé un autel. La plupart de ces hommes étaient des maîtres-chantres de leur paroisse et ils avaient apporté leurs livres de chant. Aussi, cette messe chantée en plein air, sur la lisière de la forêt et par ce millier de voix mâles le fut-elle avec un entrain, un enthousiasme vraiment touchants. Les quelques protestants, qui se trouvaient au milieu d'eux, n'étaient pas les moins enthousiastes. Quelle immense consolation pour le coeur de ces apôtres pleins de zèle et pour ces pieux chrétiens éloignés de leurs familles, quel encouragement! Cette messe avait été préparée et fut chantée par le P. J.-B. Nolin, S.J.

La période héroïque est passée depuis longtemps pour Sudbury. Mais les missionnaires réguliers des chantiers d'hiver et les desservants de beaucoup de stations ont encore à souffrir beaucoup de privations. Les missions sauvages en sont encore au régime primitif.

EN ODEUR DE SAINTETÉ

Comme la plupart des missionnaires qui ont évangélisé le Nouvel-Ontario et l'Ontario Nord sont encore vivants et travaillent encore dans les mêmes missions ou d'autres avoisinantes, il serait indélicat de parler de leurs vertus personnelles et d'exalter leurs oeuvres. Quatre cependant, les PP. J.-F. Chambon, Henri Hudon, Richard Baxter et Pierre Hamel sont allés recevoir leur récompense de la main de celui qui a dit: "Allez, enseignez toutes les nations". C'était bien en effet, l'exercice 1883-1884 excepté, à toutes les nations, du moins européennes, que s'adressaient les missionnaires.

Le P. J.-F. Chambon, n'a passé que quelques mois à Sudbury. C'est au milieu des sauvages au salut desquels il avait voué sa vie que les fructueuses années de son ministère apostolique se sont écoulées. Son histoire appartient donc à l'annaliste des missions indiennes.

Il en fut de même du P. Henri Hudon, ancien Supérieur Général de son Ordre au Canada, et qui a laissé une mémoire si vénérée parmi ses confrères. Il ne fut supérieur de Sudbury que cinq ou six mois et il quitta ce champ d'apostolat pour n'y plus revenir. Sa vie appartient plutôt à l'histoire intime de sa communauté.

Le P. Pierre Hamel, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus au Canada, vient de mourir. Il a vécu quatre des dernières années de sa vie à Sudbury. Le P. Hamel était un fort latiniste et helléniste. Il était ce que les Anglais appellent "a scholar". Mais ce que

les fidèles de Sudbury admiraient surtout en lui était sa charité tendre, attentive et joyeuse envers les malades et son éminente piété. Le lendemain du jour où je rencontraï le P. Hamel pour la première fois à Sudbury, un citoyen, avec lequel je causais, me dit : "Le P. Hamel est un saint et je baiserais volontiers la trace de ses pas." Ce verdict est celui de tous ceux qui l'ont connu. Sa journée était partagée en trois parts. Un tiers environ était consacré aux visites des malades de la paroisse ou de l'hôpital. Un autre tiers à des lectures pieuses et littéraires, mais surtout pieuses. Tout le reste était passé en adoration devant le Saint Sacrement. Cette dévotion au Dieu de l'Eucharistie était le trait caractéristique de sa vie et de sa ferveur. Partout le P. Hamel a laissé la réputation d'un saint et cela plus encore dans sa famille religieuse que chez les fidèles.

Quant au P. Richard Baxter, il appartient à la phalange des apôtres de la ligne du Pacifique Canadien et des chantiers. Je viens d'apprendre d'un sauvage qui l'a connu intimement qu'il avait auparavant consacré une vingtaine d'années de sa vie aux missions indiennes. Irlandais de naissance, le P. Baxter parlait le français avec la même aisance que sa langue maternelle. D'une forte constitution, d'un zèle à toute épreuve, et doué d'un heureux caractère, rien ne lui pouvait résister. Ajoutez à cela une foi à transporter les montagnes et une angélique piété et vous avez le portrait du P. Baxter.

Voici une conversion due à son esprit de foi et opérée à son insu. Il ne l'a probablement connue qu'au ciel.

Un ingénieur civil ou un prospecteur, un protestant, se trouvait loin de toute habitation, au fond des bois de l'Algonia. Il entendit soudain, répercuté par les échos, un bruit semblable à celui d'un bûcheron abattant la forêt. Intrigué, il s'avance, mais sans se découvrir et il aperçoit, sur le bord d'une rivière assez large et rapide, un vénérable prêtre occupé à faire un radeau pour traverser le torrent. Il le vit, le radeau terminé, y déposer son bagage, puis se mettre à genoux pour faire une prière. Se relevant, il remit sa hache à sa ceinture, sauta sur le radeau et au moyen d'une longue perche le lança sur la rivière. La traversée était très dangereuse. Arrivé sain et sauf sur l'autre rive, il jeta son bagage sur le sable et une fois descendu lui-même, il se mit à genoux pour remercier Dieu d'avoir été préservé. Il se remit en marche sans avoir aperçu le protestant qui l'avait épié. Un pareil acte de foi, lorsqu'il se croyait seul sous le regard de Dieu et de son ange gardien, donna à réfléchir au protestant. Il se dit qu'un homme, qui en agissait ainsi seul au fond d'une forêt, était convaincu de la vérité de sa religion et que cette religion pourrait bien être la vraie religion de Jésus-Christ. Il résolut de l'étudier, vint trouver un autre missionnaire, (le P. Hyacinthe Hudon)—il ne connaissait pas le nom du P. Baxter et ne savait où le retrouver—et il se convertit. Ce récit est celui

du néophyte lui-même.

Le Père Baxter était adoré des travailleurs et les officiers du Pacifique Canadien le vénéraient. Il portait presque toujours quatre sacs, deux sur ses épaules et deux en sautoir. "On disait que je portais des provisions aux terrassiers, aimait-il à répéter, mais non, c'étaient des patates pour les malades du scorbut."

En effet, ne mangeant que du pain et du lard salé, les travailleurs étaient souvent attaqués de cette terrible maladie. Lorsque le P. Baxter arrivait à temps il leur faisait manger des patates crues, et, à moins qu'ils ne fussent à la dernière extrémité, il les sauvait. D'ailleurs, à l'égard des patients, son dévouement était celui de la plus tendre des mères auprès de ses enfants malades. Combien de fois plus tard, en visitant les hôpitaux, les missionnaires demandaient aux souffrants: "Connaissez-vous le P. Baxter?" Ils en obtenaient cette réponse: "Oh! le cher vieux, il m'a sauvé la vie."

Sa charité envers les pauvres était sans limite et peut-être plus admirable qu'imitable. Il n'avait jamais un sou en sa possession et lorsque quelqu'un lui donnait un peu d'argent, il semblait croire que cela brûlait ou profanait son gousset. Aussi se hâtait-il de tout donner au premier pauvre qu'il rencontrait.

Des amis le voyant avec de vieilles chaussures ou de très vieux habits lui en procuraient de neufs. Il acceptait avec reconnaissance, mais quelques jours plus tard il reparaisait avec ses vieilleries. Lorsqu'on lui demandait ce qu'il avait fait du neuf qu'on lui avait donné. "Oh! reprenait-il, j'ai rencontré un pauvre qui en avait plus besoin que moi et je le lui ai donné". Afin de prendre soin de lui d'une manière efficace, ces amis prirent l'habitude de se faire remettre ses haillons.

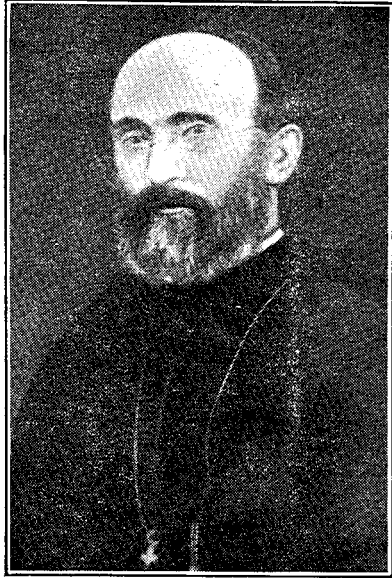
EN PLEIN APOSTOLAT

Après ce tribut payé à la mémoire bénie de ceux qui sont partis pour le ciel, j'aborde l'histoire de Sudbury par son côté chronologique. Je ne suivrai pas l'ordre des supérieurs du moins comme division de matières; pareil ordre est d'ordinaire fastidieux. Voici les noms des supérieurs de Sudbury, les RR. J.-B. Nolin, Louis Côté, à deux reprises, H. Caron, Henri Hudon, T. Lussier, J.-A. Primeau (1).

En 1883, au petit printemps, la Compagnie du Pacifique construisit à Sudbury une cabane pour l'éclaireur, Jessia Smith, chargé de préparer les voies à l'installation première des ouvriers qui allaient arriver dans

(1) RR. PP. Jean-Baptiste Nolin (août 1883 à juin 1884), Louis Côté, (1884 à décembre 1885; 1889-90), Hormisdas Caron (1885 à juillet 1899), Henri Hudon (1890 à 1891), Toussaint Lussier (1891 à 1902), Albini Primeau (1902 à 1906).

quelques mois. Le P. Nolin traversa Sudbury—c'était encore la forêt sauvage—au moment où l'on construisait cette maison-chantier. Il se rendait à Algoma où l'un de ses confrères, le P. Santerre, desservait quelque 1,500 ouvriers. Il venait s'entendre avec lui au sujet de la desserte des différents postes. Il repassa à Sudbury vers la fin de juin. Il redescendit visiter les autres postes et revint vers le 10 du mois d'août avec les ouvriers terrassiers (2). Il se construisit en même temps qu'eux une petite maison qu'il n'habita cependant pas. Il la convertit bientôt en écurie. Il avait une tente et comme c'était l'été, cela lui suffisait. Plus d'une fois, les ours vinrent, la nuit, rôder autour de sa tente. Dès son arrivée, il reçut une hospitalité cordiale dans une excellente famille irlandaise, aujourd'hui encore l'une des plus pieuses de Sudbury, la famille James McCormick. Sur semaine, il disait la messe au milieu de cette famille. Le dimanche, il la disait ou la chantait en plein air, si le temps le permettait. Sinon, on utilisait la maison de pension de la Compagnie dont j'ai parlé, celle construite par Jessie Smith. La première grand'messe fut chantée en plein air le jour de la solennité de l'Assomption de la Ste-Vierge, le 19 août 1883.



R. P. J.-B. NOLIN, S. J.

Les travaux de terrassement, sous la conduite de Michael McCormick, fils de James McCormick, commencèrent à Sudbury le 7 août 1883. Ils furent poussés activement, et, au printemps suivant, de 5 à 8,000 ouvriers, la plupart catholiques et Canadiens français, étaient échelonnés sur la ligne principale de North-Bay à Chapleau et sur l'embranchement de Sudbury à Algoma.

J'ai sous les yeux les noms des cinq familles qui composaient le village embryonnaire qu'était Sudbury, à l'été de 1883. Voici ces familles: James McCormick, Jules Collin, Dr W.-H. Howey, Jessie Smith (remplacé bientôt par Sam May) et Henry Smith. Le Dr Howey et Henry Smith étaient les seuls protestants. Je ne parle pas

(2) L'extrait de naissance de la Résidence, Ste-Anne-des-Pins" devrait porter cette date au lieu du 21 juin 1883.

des ouvriers pensionnaires. Ils étaient nombreux et surtout Canadiens français.

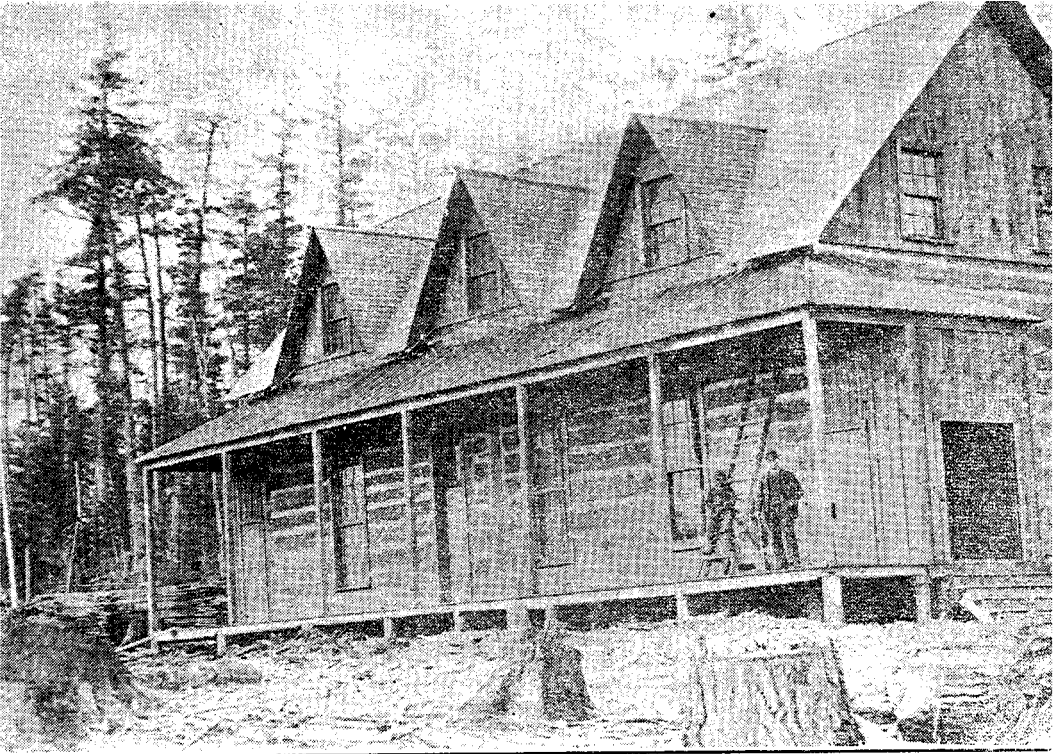
Le premier baptême fait à Sudbury est du 11 octobre 1883, et le premier mariage du 12 septembre, 1883.

Cependant, l'automne de 1883 approchait et le Père missionnaire ne pouvait demeurer davantage sous sa tente. La famille McCormick tenait bien, et avec une sincère bienveillance, une chambre à sa disposition, mais plusieurs membres de la famille arrivaient et la paroisse elle-même augmentait rapidement. Une maison pour le prêtre devenait indispensable. Faute de mieux, et en attendant, le missionnaire acheta d'un ouvrier en partance une petite cabane—ce n'était pas un chalet—située à l'endroit où est le perron de l'église actuelle. Il continua cependant, même lorsqu'il eut deux compagnons, et son successeur fit la même chose avec les siens, à prendre ses repas chez la famille McCormick. Ce *chantier-chapelle* était beaucoup trop petit et le P. Nolin se mit bientôt en frais de construire un presbytère, lequel est encore la résidence des Pères. On n'y a ajouté depuis qu'une addition de dix pieds, une fournaise à eau chaude, un lambris de briques et un vestibule vitré. Les travaux de construction furent commencés dès les premiers jours d'octobre. Le Père travaillait comme un ouvrier et un manoeuvre tout le temps que son ministère lui laissait de disponible.

Il dut faire venir à grands frais et au prix de difficultés incroyables tout le nécessaire d'une construction et d'une installation de presbytère et de chapelle: planches, briques pour cheminées, meubles, etc. La Compagnie du Pacifique, dont les chars n'atteignaient pas encore Sudbury, ne put ou ne voulut l'aider en rien, pas même en lui fournissant quelques hommes. Il faut avouer qu'elle était elle-même très pressée par l'automne qui arrivait. Elle lui avait transporté son matériel à contre-coeur et à des taux plutôt prohibitifs jusqu'au bout de la ligne à l'extrémité est du lac Ramsay, à cinq milles de Sudbury, mais elle refusa de faire plus. Il n'y avait pas de chemin, mais il y avait le lac. Le Père se fit, avec les planches de ses futurs plafonds et lambris, un radeau sur lequel il plaça ses meubles et tout son bagage. En deux jours, il réussit à remonter—lisez descendre—le lac Ramsay dans toute sa longueur. Il eut cependant à passer sur son radeau une très froide, pluvieuse et venteuse nuit d'automne. Du lac au village, il y avait encore vingt arpents, partie à travers la forêt vierge, d'affreux rochers et une côte assez escarpée, partie à travers les abattis. Le Père dut, seul, malgré une pluie battante et une boue Sudburienne, tout charoyer lui-même. Il en eut pour deux nouvelles journées.

UN "CHEZ-SOI"

Bientôt commença pour la mission de Sudbury une ère un peu moins pénible. Le missionnaire allait avoir à son tour un chez soi et



une chapelle relativement spacieuse. Lorsqu'arriva la première locomotive, le 28 novembre 1883, et avec elle, un fort surcroît de population, cette *maison-chapelle* était presque terminée. On en fit l'inauguration à la fête de Noël. La messe de minuit y fut chantée avec beaucoup de ferveur et de piété. Cette chapelle située dans le *sous-toit* de la résidence actuelle devait servir jusqu'à l'érection de la nouvelle église ouverte au culte, en 1889.

Les travaux d'installation et de décoration d'une chapelle à peine terminée, de nombreuses confessions, le chant de deux grand'messes, et maintes autres fatigues additionnelles et inévitables, attendaient le missionnaire. Il n'était pas homme à s'y soustraire. A 11 heures du soir, il terminait son bréviaire et allait prendre un repos bien mérité, lorsqu'on frappa à sa porte. Un malade, à 15 milles de Sudbury, requérait son ministère. Il partit immédiatement, seul, et en vitesse. Le terrassement de la voie, sur laquelle on n'avait pas encore mis de rails ni de traverses, lui servit de route, l'espace de 12 milles. Au-delà, c'était la forêt. Il remisa son cheval dans une écurie déserte et dut faire à pied les trois autres milles. Malheureusement, les ténèbres lui firent perdre son chemin et il s'égara dans les bois. Le froid était intense et le missionnaire cheminait péniblement. Enfin, épuisé de fatigue et inconsciemment, il s'affaissa, endormi. Après Dieu et son ange gardien, il dut à son pardessus de fourrure de ne pas mourir de froid. Il se réveilla au

point du jour. Il se trouvait assis au pied d'un arbre. Il se remit en marche, retrouva son chemin et arriva bientôt chez le malade, lequel n'était ni mort, ni mourant.

Quelques semaines plus tard, deux autres missionnaires, les PP. Côté et Santerre, arrivaient à Sudbury. Ils ne venaient pas secourir le missionnaire de Sudbury dont les missions se multipliaient de plus en plus avec le prolongement de la ligne. Profitant de la nouvelle résidence, ils venaient régulariser leurs travaux apostoliques et les rendre plus fructueux. Chaque missionnaire garda ses missions d'autrefois: le P. Nolin, Sudbury, et la ligne principale à l'Ouest, le P. Côté la ligne principale aussi, mais à l'est et le P. Santerre, l'embranchement d'Algoma. Ce nouvel état de choses était des plus avantageux. Outre une certaine vie de communauté que cet arrangement leur procurait, ils pouvaient au besoin, dans les cas d'accidents et d'appels pressants aux malades, se remplacer l'un l'autre, et les malades ou blessés étaient plus sûrement et plus promptement secourus. Sudbury fut sans doute mieux desservi que les autres postes. Pourtant ce n'était encore qu'un pied-à-terre, les missionnaires étant presque toujours en courses. Sur semaine, les habitants de Sudbury avaient assez fréquemment la messe. Les dimanches, ils étaient à la ration des missions, ils ne l'avaient qu'à leur tour, une fois le mois.

Au printemps de 1884, il y avait déjà une cinquantaine de familles catholiques à Sudbury. L'établissement d'une école s'imposait et le Père se mit à l'oeuvre. Une séance, dramatique et musicale, rapporta une soixantaine de piastres, et le 2 avril, les classes commencèrent. La chapelle servit d'école, le sanctuaire ayant été séparé de la nef par une porte à deux battants se repliant sur eux-mêmes. Une très pieuse institutrice, une demoiselle Smith, enseignait aux enfants. Le Père missionnaire se faisait collecteur lui-même de porte en porte et, chaque mois, amassait ce qui était nécessaire au soutien de cette école.

Sudbury avait pris les allures d'une mission régulièrement constituée et organisée. Tout donnait les plus belles espérances, lorsqu'un accident faillit détruire en quelques minutes le fruit de tant de travaux et de dévouements. Le 3 ou 4 juin, un feu de forêt, poussé par une forte brise, faillit incendier le "*presbytère-chapelle-école*". On avait coupé et enlevé les gros pins dans un rayon assez considérable autour de la maison, mais les têtes et les branches séchées et des amas de copeaux résineux restaient sur place. Vers une heure de l'après-midi, le feu, en immenses tourbillons de flammes, se dirigeait sur la Résidence. On sonna l'alarme et les hommes accoururent en grand nombre. Ils cherchèrent à circonscrire l'incendie, mais que faire contre un pareil ouragan de feu! Ils songèrent donc à sauver le ménage. Voyant l'impossibilité d'échapper à l'incendie, le Père prit le Saint Sacrement et descendit sur la galerie en face du feu, lequel n'était plus qu'à 25 ou 30 pieds de la maison. Là, il fit une promesse à la Bonne Sainte Anne,

la patronne de la paroisse, celle de chanter une grand'messe en son honneur, le lendemain matin. Immédiatement, le vent sauta du nord-ouest au nord et évita la mission qu'il laissa intacte. La chaleur avait été si intense, que des cierges de l'autel, il ne restait plus que des mèches dénudées et des amas de cire fondue. La grand'messe promise fut chantée le lendemain. Le dimanche suivant, le 8 juin, on chanta un "Te Deum" d'actions de grâces.

Ce récit est celui du Père Missionnaire lui-même, récit corroboré par plusieurs autres témoins oculaires.

Quelques jours plus tard, le P. Nolin était rappelé à Montréal et le P. Côté le remplaçait comme supérieur.

La deuxième année de Sudbury ressembla fort à la première, moins, pour les missionnaires, les ennuis de constructions et d'organisation. Plus libre de ce côté, le missionnaire chargé de la mission de Sudbury pouvait, sans la négliger, donner plus de temps et plus de soins aux autres postes dont le nombre augmentait sans cesse. La population, au lieu d'augmenter, se dispersait de plus en plus. Vers le même temps, l'interruption des travaux de la voie presque complétée, entre Sudbury et Algoma, embranchement du Sault-Sainte-Marie, fit licencier 1500 ouvriers. Le père, qui les desservait, fut mis en disponibilité. Dès lors, deux missionnaires suffirent à la besogne des missions. Aussi le P. Nolin n'eut-il de remplaçant que six ou sept mois plus tard, à l'époque de la visite des chantiers. Lorsque la Compagnie du Pacifique, quelques années après, construisit le deuxième tronçon de l'embranchement dont nous venons de parler, i.e. d'Algoma au Sault-Sainte-Marie, ce furent les missionnaires du Sault-Sainte-Marie, beaucoup plus rapprochés des travailleurs qui les desservirent.

Entre temps, la population de Sudbury restait stationnaire. On veut même qu'elle ait diminué pour un temps. Ainsi, en janvier 1886, il n'y avait encore que 193 catholiques à Sudbury, bien qu'il y eût déjà presque ce nombre, à la Noël de 1883. Cela se conçoit. Les ouvriers s'éloignaient avec les travaux de terrassement et de construction de la voie ferrée et si, pour la Compagnie du Pacifique comme pour les missionnaires, Sudbury était une base d'opération, il n'y avait cependant rien qui pût attirer de nombreux résidents. La ligne n'était pas encore ouverte au commerce; d'où l'impossibilité de développer un trafic ou des industries. Les trains circulaient, mais c'était uniquement pour les besoins de la construction. Quant à l'agriculture, elle n'était pas encore à l'ordre du jour, et l'exploitation, dans le voisinage de Sudbury, des nombreuses mines de nickel ne devait s'ouvrir que plus tard.

Vers la fin de la deuxième année, le ministère auprès des ouvriers devint extrêmement pénible et difficile. Le premier surintendant général, un anglais d'Angleterre, avait surtout employé des Canadiens français de la Province de Québec; la bonne entente avait régné. Mais

le deuxième surintendant y ajouta des européens de toutes nations et de toutes croyances religieuses. Au milieu de ces religionnaires variés, plus ou moins bien disposés envers le prêtre et souvent fanatiques, il fallait trouver les catholiques et les amener à leurs devoirs. Ce n'était plus le consolant ministère des jours passés. Aussi les aventures pénibles et les sacrifices de toutes sortes furent-ils le pain quotidien des missionnaires. Le bon esprit des premiers ouvriers avait fait place à un sourd mécontentement suivi d'une espèce de révolte. On dut appeler des troupes pour rétablir l'ordre.

Un jour, le train chargé d'ouvriers mutinés entra en gare à Sudbury avec ses fenêtres brisées. La révolte avait battu son plein tout le long de la route. Un missionnaire s'était vu obligé de faire le trajet avec les révoltés dont, pour la plupart, il ne comprenait même pas le langage. On ne lui fit aucun mal, cependant.

Avec l'ouverture de la ligne au commerce et au trafic, à l'automne de 1885, les choses s'améliorèrent rapidement. Le troisième supérieurat, celui du P. H. Caron, S. J., ouvrit, le 16 décembre 1885, l'époque que j'appellerai le "Moyen Age" de l'histoire de Sudbury.

"Paris ne s'est pas fait en un jour", dit le proverbe; Sudbury, non plus. Après la période stationnaire, dont nous avons parlé, l'accroissement de Sudbury fut constant et régulier sans aucun de ces soubresauts, souvent fatals, de prospérité factice. Sudbury n'a jamais connu le fol engoûment du "boom" qui parfois ruine tant de familles. Tout a été normal et solide dans son développement.

En février 1885, les troupes, qui allaient au Nord-Ouest combattre la rébellion métisse, purent être transportées par train spécial jusqu'à Missanabie (Dog Lake), à 230 milles au-delà de Sudbury. De Missanabie à l'autre tronçon de la ligne non terminée, les soldats durent faire le trajet à pied. Cet incident est connu. Le premier train régulier en route pour l'Ouest traversa Sudbury, le 14 novembre 1885. Il avait quitté Montréal, la veille, avec une quinzaine de passagers pour Winnipeg. La circulation des trains devint régulière; la voie était ouverte au commerce et au trafic.

Pourtant l'embranchement Sudbury-Sault-Sainte-Marie (Soo Line) ne fut mis en opération que deux ans plus tard, à l'automne de 1887. Toutefois, l'élan avait été donné, et la population catholique, qui, en janvier 1886, n'était que de 193, atteignait 376, en janvier 1887. Ainsi commençait une ère de prospérité relative. Les demeures furent désormais plus confortables, plus propres et le village prit un air coquet.

Sans doute, les ouvriers terrassiers et constructeurs avaient tous été congédiés. Il ne restait au service de la Compagnie que les employés nécessaires au fonctionnement régulier de la ligne tels que chefs de gare, télégraphistes, cantonniers. Cela ne pouvait suffire à déterminer

un accroissement de population, mais les industries et le trafic, devenus possibles, se développèrent.

En outre, les chantiers, qui jusqu'ici n'avaient guère servi qu'à de petites entreprises de traverses (dormants) de chemins de fer ou de bois pour les diverses constructions locales, prirent un essor nouveau. La facilité de les ravitailler les multiplia. On se livra désormais, et sur une grande échelle, à une exploitation de bois de coupe expédié aux Etats-Unis ou en Angleterre. De là, nécessité de bras, pour la coupe de ce bois et sa descente sur les rivières. Aujourd'hui, cette exploitation est encore en pleine activité. Et de même que la coupe du bois, l'hiver fournissait et fournit encore aux colons l'occasion de gagner un peu d'argent, l'été, la production, sur place, du foin et de l'avoine, sauvait les frais d'importation; et, leur vente aux chantiers, à l'automne, donnait de bons revenus. Ce fut le point de départ de l'agriculture, de la colonisation et de l'invasion canadienne-française.

Quant aux missionnaires ou plutôt au missionnaire, car le supérieur demeura seul, le P. Hormidas Caron, jusqu'en janvier 1889, où on lui adjoignit deux auxiliaires, son champ d'apostolat s'étendait de North Bay à Chapleau: 253 milles de voie ferrée. Quelques pères vinrent les uns après les autres, séjourner quelques mois à Sudbury et donner un coup de main, mais en somme, le Père Caron passa trois années seul. Les postes à desservir étaient peu peuplés, mais très nombreux: une trentaine, dit la relation du curé. Je suppose qu'il y comprenait chantiers et mines. Aussi, le missionnaire, était-il presque constamment en courses, arrêtant à Sudbury deux fois la semaine. Les quarante premiers milles de l'embranchement du Sault-Sainte-Marie jusqu'à Stanley Station relevaient de Sudbury.

A l'automne de 1886, cependant, sur demande du Supérieur Général des Jésuites, l'évêque de Peterborough, dont releva Sudbury jusqu'à l'an dernier (1904), confia la desserte de North Bay et de Sturgeon Falls à un prêtre séculier, l'abbé Joseph Bloem. L'année suivante, son frère Eugène, vint le rejoindre de sorte qu'il ne restait plus, à l'est de Sudbury, que deux ou trois petites missions aux mains des Pères, à savoir Warren, Markstay et Wahnapitei. Ce fut très heureux, car l'accroissement très rapide de la population Sudburienne exigeait, de son pasteur, des soins plus attentifs. Il en était de même de North Bay et de Sturgeon Falls, qui avaient pris beaucoup d'importance. Les églises de ces deux postes sont encore celles bâties par les Pères Jésuites. Celle de North Bay sera remplacée, dans quelques mois, par une superbe église en pierre (\$50,000.00). Celle de Sturgeon Falls a été agrandie, il y a quelques années, mais non reconstruite. Entre temps, la ration d'un dimanche par mois était devenue par trop congue pour Sudbury. Le curé dut, tout l'hiver de 1887, lui réserver un dimanche sur deux et même, depuis Pâques, dire deux messes, chaque dimanche. Même avec ces deux messes, la chapelle était encore

trop petite. Il n'y avait pas à tergiverser, la construction d'une église s'imposait. On en commença les travaux, le printemps même.

Un accroissement de population aussi rapide avait ses inconvénients. Il faisait perdre en qualité ce que l'on gagnait en nombre. La répression des désordres et la formation chrétienne de la paroisse en étaient beaucoup plus difficiles. Le curé, le P. H. Caron, se plaint dans ses notes de l'esprit mondain qui existe et du goût trop prononcé de ses ouailles pour la danse et les bals. C'était le cas de dire: "Multiplicasti gentem et non magnificasti leatitiam" (Is. 9. 3.) (1) Il constate cependant un peu plus loin, qu'après avoir tonné fortement contre les vices dominants, les coupables revinrent à résipiscence et la paroisse prit dès lors cet esprit docile et pieux qui la caractérise encore aujourd'hui.

A l'automne de 1887, Sudbury reçut l'insigne faveur de la *première visite pastorale* de l'évêque du diocèse, Mgr Thomas Joseph Dowling. Représentant du Dieu d'amour et de miséricorde, l'évêque arriva toujours les mains chargées de grâces célestes. Sudbury en fit l'expérience. Ce fut pour la paroisse un renouveau d'esprit chrétien.

Le curé avait été au-devant de l'évêque jusqu'à Onaping. Ce qui laisse supposer qu'il revenait de Port Arthur. Le train arriva en gare de Sudbury, à 3 heures de l'après-midi, le 8 septembre. Toute la population catholique s'était portée à sa rencontre. Les rues avaient été pavoisées et plusieurs arcs de triomphe en verdure avaient été construits sur le parcours de la procession. Avant de descendre du train, le curé dit à l'Évêque: "Monseigneur, si vous désirez que les Canadiens français vous rendent le respect dû à votre dignité, il vous faut—il était en habit séculier—revêtir votre soutane". Il s'exécuta de bonne grâce.

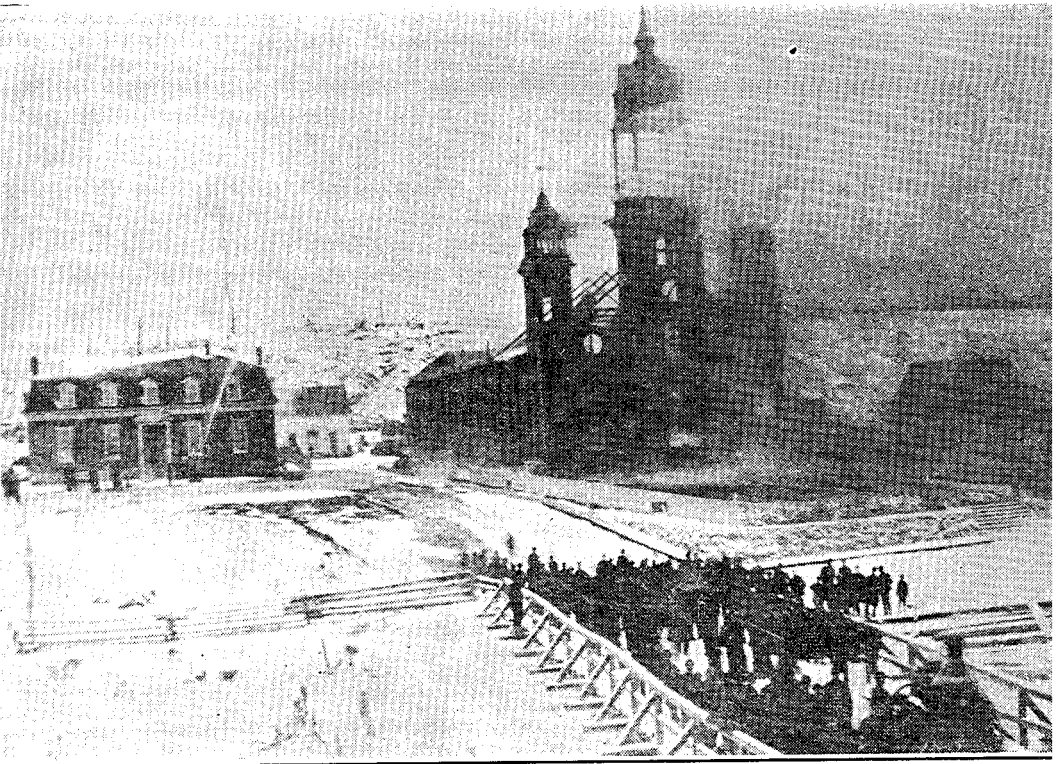
Le lendemain matin, l'évêque donna la confirmation à 36 confirmants et, l'après-midi, bénit la première pierre de la nouvelle église dont les travaux avaient été commencés quatre mois plus tôt.

Les trois visites pastorales suivantes, 1891, 1897, 1901, furent faites par Mgr Richard Alphonse O'Connor, successeur de Mgr Dowling sur le siège épiscopal de Peterborough. La dernière, le 2 juillet 1905, a été faite par Mgr David-Joseph Scollard, évêque du Sault-Ste-Marie, diocèse nouveau dont nous faisons partie, depuis l'automne dernier (1904).

LA MAISON DE PRIÈRE

En janvier, février et mars 1889, arrivèrent successivement à Sudbury deux nouveaux pères et un frère convers, le frère Crowley. La Résidence devint une maison religieuse régulièrement constituée avec sa vie disciplinée de prière et de travail. Cette augmentation subite de personnel était due aux exigences nouvelles des missions. L'industrie des mines de nickel, qui se développait rapidement autour de

(1) "Vous avez multiplié les âmes sans accroître la joie".



Sudbury, créait pour les ouvriers évangéliques de nouvelles missions. Dès qu'ils furent trois à la besogne, on allongea du côté du Sault-Ste-Marie le champ de leur apostolat.

A l'automne de 1886, la Canadian Copper Cliff Co., lisez "l'American Nickel Co." qui devrait être son vrai nom, avait commencé ses travaux d'exploitation minière. Cette compagnie, soutenue par des capitalistes américains de Cleveland, tous multimillionnaires, paraît-il, est aujourd'hui l'une des plus fortes du monde. Aussi, a-t-elle vu disparaître successivement toutes ses rivales venues plus tard. Victoria Mine, seule, établie il y a quelques années par des capitalistes d'Angleterre, semble vouloir prospérer. Pourquoi n'a-t-elle pas succombé comme ses devancières? Probablement, parce que ses actionnaires sont aussi multimillionnaires et que la lutte entre les deux grandes companies eût été par trop égale. Vous avez ici l'application du principe des armements européens: être assez fort pour se faire craindre. "Si vis pacem, para bellum".

A l'automne de 1889 et en 1890, trois nouvelles mines s'ouvrirent dans un rayon de quatre à huit milles, autour de Sudbury: Bleazard Mine, Stobie Mine, et Murray Mine. Beaucoup de catholiques travaillaient dans ces mines aux jours de leur prospérité.

Mais, vers 1892, elles succombèrent, successivement écrasées par

la concurrence ruineuse de leur rivale, plus âgée et plus vigoureuse, la "Canadian Copper Cliff Co".

Revenons à Sudbury. Les travaux de l'église en construction progressaient lentement. L'année 1889 avait commencé son cours et le nouveau temple, qui, avec sa tour centrale et ses deux clochers, promettait d'être un superbe édifice, n'était pas encore ouvert au culte.

Enfin, le 5 mai, le P. Caron y peut dire la première messe.

Avec sa grande église et sa communauté de missionnaires, Sudbury s'élevait au rang de paroisse. L'esprit chrétien allait s'en ressentir.

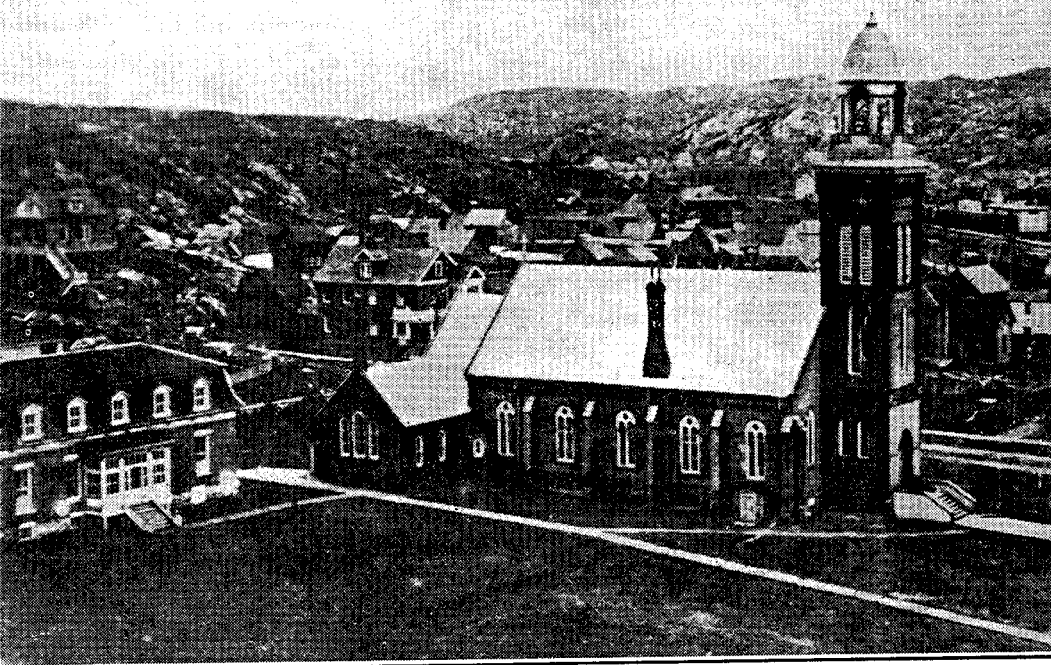
Au mois d'août, le P. Caron fut rappelé à Montréal et le P. Côté revint à Sudbury derechef comme supérieur. Il remplit cette charge jusqu'à l'arrivée du P. Hudon, le 20 août 1890. Il lui cèda alors sa place sans quitter Sudbury. Le supérieurat du P. Hudon et le commencement du suivant furent marqués par la pleine floraison de l'industrie des mines. Une ère de plus grande prospérité s'ensuivit pour Sudbury. Des entrepôts assez considérables de marchandises, de quincaillerie, d'épiceries, s'établirent et le commerce prit une activité nouvelle. Toutefois, il était réservé au supérieur suivant, le P. Lussier (janvier 1891) de voir le plein épanouissement des oeuvres religieuses et civiles de Sudbury. Long supérieurat de 12 ans presque inauguré par la grande épreuve de l'incendie de l'église, le Vendredi Saint, 23 mars 1894. Elle fut rebâtie en quelques mois, puisqu'elle fut bénite et ouverte au culte, le 4 novembre suivant.

L'ancienne église, trop vaste pour la population d'alors, avait été divisée en trois parties et servait à la fois d'église, d'école et de théâtre. Après l'incendie, il fallut donc construire une école nouvelle. Elle fut bâtie durant l'été. A la rentrée des classes, à l'automne, elle était prête à recevoir plus de 250 élèves.

ÈRE MODERNE

L'histoire profane de Sudbury suivit le développement religieux, mais ne le précéda pas. La population catholique a toujours été supérieure en nombre à la population protestante. Ainsi, en 1894, la population totale, qui s'élevait à 1400 habitants et au-delà, comptait plus de 900 catholiques. Aujourd'hui, l'élément catholique domine encore quelque peu, mais l'élément non-catholique, protestant, juif, compte pour le moins autant de familles que l'élément catholique. La supériorité numérique des familles de celui-ci seule l'emporte. Je ne parle pas de la banlieue qui est toute catholique et canadienne-française.

En 1892, l'acte constituant Sudbury en *corporation urbaine* fut dressé et signé, mais il ne fut mis en force que le premier janvier 1893. L'ère moderne commence. M. Stéphen Fournier, un Canadien français, le premier maire de Sudbury, l'était encore—non qu'il l'eût



toujours été—lors de son organisation, comme ville.

En 1895 et 1896, s'effectuèrent les travaux d'aqueduc avec réservoir au sommet d'un monticule, des travaux d'égouts et d'installation d'un pouvoir électrique pour les résidences et les rues. De grands hôtels s'élevèrent pour accommoder et désaltérer—malheureusement un peu trop—les voyageurs. La vie campagnarde fit place à la vie urbaine.

Une chose encore manquait à Sudbury: un hôpital digne d'une ville. Il y avait bien deux embryons d'hôpital, mais quelque chose de plus s'imposait. Après des pourparlers et des négociations, le P. Lussier obtint trois religieuses des Soeurs Grises d'Ottawa. C'étaient les Soeurs St Raphaël, St Cyprien et Aimé de Marie. Elles arrivèrent à Sudbury, le 14 août 1896. En attendant mieux, elles achetèrent l'un des deux hôpitaux déjà existants et elles commencèrent leur oeuvre de dévouement, de prière et de sacrifice. Huit jours plus tard, un excellent médecin catholique, le Dr W.-H. Mulligan, aujourd'hui encore médecin de l'Institution, en prit la desserte.

Elles avaient trouvé trois malades à l'hôpital. Quatre mois et demi plus tard, soixante-sept malades avaient déjà reçu leurs soins. Le 24 août, dans leur chapelle, bénite la veille, la première messe fut dite et ces épouses de Jésus-Christ purent conserver désormais le Saint Sacrement sous leur toit. Cet hôpital était, pour Sudbury, une nouvelle

maison de prière qui s'ouvrait et allait appeler les bénédictions célestes.

Toutefois, on ne perdait pas de vue la construction d'un nouvel hôpital et, l'église ayant donné le terrain, on se mit à l'oeuvre, le 20 mai 1898. Le 1er décembre, il était déjà prêt et les soeurs en prirent possession avec leurs malades. C'est un édifice en brique, très bien construit, aménagé, ventilé et valant de \$25,000 à \$30,000.

Entre temps, l'école, catholique séparée et mixte, était tenue par des institutrices laïques. Le 1er septembre 1898, les Soeurs Grises en prirent la direction et Sr Mary Gertrude en fut la première maîtresse. Elle est encore aujourd'hui la directrice des classes. L'automne suivant, on y ajouta une deuxième maîtresse, et, quelques mois plus tard, une troisième. Enfin, en 1902, il en fallut une quatrième et, en 1905, une cinquième devint indispensable. Sous la douce influence des bonnes religieuses, la formation des enfants est excellente.

Les allocations gouvernementales sont très minimes. Jugez-en. Les dépenses annuelles de l'école des Soeurs sont d'environ \$1500.00 et cette école ne reçoit du gouvernement que \$150.00. Sans doute, c'est déjà beaucoup de n'être pas sous le coup de ces lois de vol, de ces lois à la Julien l'Apostat que l'on connaît, mais enfin la générosité de l'état n'est pas de nature à nous faire pâmer d'admiration!

Les programmes d'études ontariens, on le sait, sont ridiculement chargés et mêlés. Ceux qui les font semblent des utopistes invétérés. Plus malheureusement encore, les lois scolaires ontariennes sont très défavorables à la langue française et l'instruction religieuse s'en ressent autant peut-être que l'instruction profane. On dirait ces lois faites exprès pour maintenir les Canadiens français dans l'ignorance et les faire apostasier et leur langue et leur foi. Chez le Canadien français, dans l'Ontario comme ailleurs, l'une ne se perd pas sans l'autre, d'ordinaire. Le Canadien français qui apostasie sa foi se hâte d'apostasier aussi la langue française. Quant au Canadien français qui perd sa langue, s'il n'apostasie pas toujours sa foi, ses enfants ou du moins ses petits-enfants l'apostasient d'ordinaire. L'expérience en est faite.

1905

Sudbury aujourd'hui, fin d'août 1905, est une petite ville propre, pleine d'activité et de mouvement. Ses édifices catholiques, ses hôtels, ses maisons de commerce, ses rues larges avec trottoirs en ciment, ses résidences confortables indiquent une ville progressive. La Compagnie du Pacifique Canadien vient de signer des contrats pour la construction d'une gare de \$35,000.00 et d'autres améliorations d'environ \$300,000. à faire en deux ans.

Le recensement du printemps dernier donnait à Sudbury une po-

pulation de 2,195 âmes, 3,000 avec les absents et omis. La paroisse compte 305 familles, dont 215 canadiennes-françaises et 90 de langue anglaise. L'église catholique, la salle Jubilé, l'hôpital St-Joseph tenu par les Soeurs Grises d'Ottawa, l'École Séparée sont les plus beaux édifices de Sudbury. Le nombre des élèves inscrits, en 1904, a été de 264. Il y a une autre école tenue par une institutrice laïque dans la banlieue, rang de Neelon, et deux autres vont s'ouvrir à l'automne, l'une dans le canton de Garson et l'autre dans celui de Broder.

L'état moral et religieux de Sudbury est celui d'une ville mixte de l'Ontario, avec, pour les catholiques, une condition plus que satisfaisante. Et pour les protestants, un peu de fanatisme dans la basse classe, mais non dans la bonne société. Le prêtre catholique y est respecté et le port de la soutane ou l'habit religieux, nous l'avons vu, n'y a jamais rencontré d'inconvénients. L'église, qui est passablement grande, se remplit trois fois le dimanche, aux deux messes et aux vêpres. Tout le ministère se fait en français et en anglais et la piété ne le cède en rien à celle des bonnes paroisses de la Province de Québec. Malheureusement, deux grandes menaces: l'*anglomanie*, chez certains Canadiens français, et l'*infiltration d'idées protestantes*, chez les catholiques des deux langues, causent de profonds désordres. Un huitième des familles catholiques de Sudbury—ainsi l'affirmait dernièrement un prédicateur du haut de la chaire de vérité—est gangrené par le chancre des mariages mixtes et un huitième environ des mariages de nos catholiques est administré, annuellement, d'après le cérémonial protestant. Malgré la piété qui règne, n'est-ce pas alarmant? Sudbury n'est pas la seule paroisse ainsi menacée. Si les grands maux appellent les grands remèdes, n'est-il pas temps d'y voir? Je crois ces grands remèdes arrivés et à la veille d'être appliqués à ces plaies vives.

Comme oeuvres paroissiales ou congrégations, Sainte-Anne possède l'Apostolat de la Prière, florissant et accomplissant sans bruit son travail de régénération. Le 1er vendredi du mois amène d'ordinaire de 225 à 250 communions. Il y a aussi la Ligue des Hommes, celles des Cadets du Sacré-Coeur avec drapeau, les Dames de Ste-Anne et les Enfants de Marie.

Comme oeuvres de bienfaisance, il y a depuis près de deux ans un club canadien-français comprenant une soixantaine de membres.

Sudbury, point de bifurcation et d'intersection de plusieurs lignes de chemins de fer, ne peut manquer de conquérir une importance plus qu'ordinaire, non seulement comme chef-lieu de comté "Country Town", mais encore comme entrepôt commercial.

Son avenir paraît plutôt brillant et ses historiens futurs auront, croyons-nous, une figure intéressante à présenter à leurs lecteurs et à faire valoir.